This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EDMOND GONDINET ET ALBERT WOLFF

L'ALOUETTE

COMÉDIE

Prix : 3 francs

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

L'ALOUETTE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 14 février 1881.

ndinet, Pierre Edmond Julien

L'ALOUETTE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

EDMOND GONDINET & ALBERT WOLFF

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PERSONNAGES

SAINT-HICARD.....	MM.	SAINT-GERMAIN.
ANDRÉ.....		CANDÉ.
LA BARONNE.....	Mmes	PASCA.
JEANNE.....		JEANNE BRINDEAU.
FANNY.....		HENRIOT.

PQ2265
G2A75
1881

L'ALOUETTE

Un salon parisien. — Entrée au fond. — Chambre de Madame de Lormel à gauche. — Cabinet d'André à droite. — Table à gauche. — Cheminée à droite. — Petit guéridon devant la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, FANNY

Jeanne, en peignoir, avec une coiffure de bal, a l'air d'attendre avec impatience. — Fanny entre.

FANNY.

Madame!...

JEANNE.

Oh! c'est insupportable!... Eh bien?... cette robe?

FANNY.

Madame, j'ai vu la couturière elle-même; elle m'a juré que Madame aurait sa robe dans dix minutes.

JEANNE.

Ce qui veut dire une heure.

FANNY.

Non, Madame, dans dix minutes. Et Madame sera bien vite habillée, Madame n'est pas coquette.

M736517

JEANNE.

Mais si, je suis coquette, très coquette même, puisque j'ai voulu prendre une des grandes couturières à la mode, et vous voyez ce qu'il m'en coûte : je n'ai pas ma robe au moment de partir.

FANNY.

On va si tard au bal, maintenant.

JEANNE.

Oui, mais je ne veux pas que mon mari m'attende.

FANNY.

C'est Monsieur qui fera attendre Madame, il n'est pas encore rentré.

JEANNE.

Mon mari est sorti?

FANNY.

Depuis une heure. Monsieur avait déjà son habit noir et sa cravate blanche.

JEANNE.

Vous voyez qu'il est prêt, lui. (Changeant de ton.) N'a-t-on pas apporté un bouquet ce soir?

FANNY, d'un air mystérieux.

Si, Madame, un bouquet superbe.

JEANNE.

Où est-il?

FANNY.

Dans la chambre de Monsieur.

JEANNE.

Comment, dans la chambre de Monsieur? Pourquoi dans la chambre de Monsieur?

FANNY.

Parce qu'il y avait la facture.

JEANNE.

Ah!

FANNY.

Alors, j'ai pensé, naturellement...

JEANNE, l'interrompant.

Allez vite chercher ce bouquet.

FANNY.

Oui, Madame.

Elle sort.

JEANNE.

Je ne suis pas encore habituée à Paris. J'ai voulu acheter, comme à Poitiers, où tous les marchands me connaissaient, et on m'envoie la facture! — J'irai payer demain.

FANNY, revenant avec le bouquet.

Voici, Madame.

JEANNE, le prenant.

Bien. Je vous préviens qu'on doit aussi apporter un bracelet.

FANNY.

On l'a apporté, Madame.

JEANNE.

Qu'en avez-vous fait?

FANNY.

Il est dans la chambre de Monsieur.

JEANNE.

Encore?

FANNY.

Il y avait la facture, alors, j'ai pensé, naturellement...

JEANNE.

Vous vous êtes trompée.

FANNY.

Je demande pardon à Madame. Je n'aurais jamais cr que Madame...

JEANNE.

J'ai eu un caprice.

FANNY.

Et Madame disait l'autre jour à madame de Cernay que c'était Monsieur...

JEANNE.

Vous écoutez ce que je dis?

FANNY.

Madame sait bien que je lui suis dévouée, et que je ne la trahirai pas. (Avec émotion.) C'est si gentil! une femme qui achète des bijoux pour faire croire que c'est son mari qui les lui donne.

JEANNE.

Mon mari me les donnerait si je les lui demandais. Cela revient au même.

FANNY, toujours émue.

Oh! non, quand on n'est marié que depuis six mois!

JEANNE.

Allez vite reprendre le bracelet, et portez-le dans mon cabinet de toilette.

FANNY.

Oui, Madame.

Elle sort

JEANNE.

Voilà comment je laisse surprendre mes secrets! — Mais Fanny est une brave fille, elle se taira. Non, je ne veux pas qu'on dise que mon mari ne gâte pas sa femme, quand tous les autres maris gâtent la leur.

SCÈNE II

JEANNE, SAINT-HICARD.

SAINT-HICARD, ouvrant la porte du fond, et entrant comme s'il n'y avait personne.

Oh! pardon, Madame, pardon.

JEANNE.

Monsieur de Saint-Hicard!

SAINT-HICARD.

Je suis désolé, Madame, désolé qu'on m'ait laissé entrer ainsi.

JEANNE

C'est moi, Monsieur, qui suis confuse de vous recevoi dans ce costume.

SAINT-HICARD.

Je vous croyais occupée à votre toilette, et j'en ai conclu étourdiment que je pouvais attendre M. de Lormel dans ce salon.

JEANNE.

Vous avez à parler à mon mari?

SAINT-HICARD.

C'est lui, au contraire, qui est venu deux fois chez moi ce soir, mais nous nous retrouverons au bal et je ne veux pas vous condamner à me recevoir.

JEANNE.

Vous savez bien que je ne me gênerais pas avec vous.

SAINT-HICARD.

C'est là mon excuse. Je n'en abuserai pas.

Il fait mine de se retirer.

JEANNE, très affectueuse.

Nous ne sommes pas de très vieux amis, Monsieur, mais ma belle-mère m'avait si souvent parlé de vous...

SAINT-HICARD, revenant et déposant son chapeau.

Vraiment? La baronne de Lormel n'a pas oublié?

JEANNE.

Vous avez été un de ses danseurs favoris quand elle était demoiselle.

SAINT-HICARD.

Oui. Il paraît que personne n'a jamais valsé plus en mesure que moi. Cela m'a valu dans le monde les seuls succès dont je puisse m'enorgueillir. On me recherchait comme métronome.

JEANNE.

Elle ne vous a pas perdu de vue, et elle nous demandait dans sa dernière lettre si vous étiez marié.

SAINT-HICARD.

Je n'ai jamais eu l'aplomb nécessaire pour demander à

une femme si elle consentirait à m'épouser. Cela me paraît le comble de l'outrecuidance

JEANNE.

On le fait demander.

SAINT-HICARD.

Mais après, je n'en aurais été que plus embarrassé. J'ai été notaire douze ans. Tous les notaires se marient, c'est dans le règlement. Il faut avoir une femme pour donner de la confiance aux clientes. Je n'en ai pas eu besoin, moi, mon physique m'a suffi. J'ai l'air grave naturellement. Jamais notaire n'a reçu tant de confidences délicates. Je n'étais pas dangereux; et alors... cela m'a permis de faire fortune très vite, et de revendre mon étude à mon premier clerc qui s'est marié le lendemain.

JEANNE.

Eh bien! ce que vous me dites là me fait un grand plaisir!

SAINT-HICARD.

Vraiment, Madame?

JEANNE.

Je m'imaginais que vous étiez un célibataire endurci, et comme vous êtes très lié avec mon mari...

SAINT-HICARD.

Vous supposiez que je lui donnerais de mauvais conseils?

JEANNE.

Oh! non, seulement André était toujours resté en province avec sa mère, dans un château très beau, mais fort triste. Il ne connaît Paris que depuis notre mariage. Moi, j'ai plus d'expérience, j'ai été élevée aux Oiseaux. Je suis heureuse de voir près de lui un Parisien qui regrette de

ne pas être marié, c'est si rare! Je vous assure, monsieur de Saint-Hicard, que je vous aime beaucoup.

SAINT-HICARD.

Madame...

FANNY, revenant.

Madame, voici la robe.

JEANNE, avec joie.

Enfin! — (A Saint-Hicard.) Vous m'excusez?

SAINT-HICARD.

Certes!

FANNY.

Et Monsieur est dans l'escalier.

JEANNE.

Alors, vite, vite, Fanny, suivez-moi. — A tout à l'heure, monsieur de Saint-Hicard, nous reprendrons notre conversation...

SAINT-HICARD.

Où nous l'avons laissée? Avec grand plaisir, Madame. — (Seul.) Elle est ravissante, cette petite femme-là. (Au moment où André entre.) Et voici un gaillard qui n'est pas à plaindre, mais il est beau, lui!

SCÈNE III

ANDRÉ, SAINT-HICARD.

ANDRÉ, entrant, très agité.

Je vous remercie d'être venu, j'aurais préféré vous voir

chez vous, dans votre cabinet. Ce que j'ai à vous dire est très confidentiel.

SAINT-HICARD.

Alors, remettons à demain.

ANDRÉ.

C'est impossible. (Changeant de ton.) J'ai à vous demander le plus grand service que l'on puisse demander à un ami.

SAINT-HICARD.

Vous avez perdu au jeu?

ANDRÉ.

Ce ne serait rien. — Asseyons-nous. (Baissant la voix.) J'ai été surpris en tête-à-tête avec une femme que j'aime...

SAINT-HICARD, stupéfait.

Vous avez une maîtresse?

ANDRÉ.

Elle me permettait de lui avouer mon amour pour la première fois, et j'étais à ses genoux, quand le mari est entré.

SAINT-HICARD.

Le maladroit!

ANDRÉ.

Je vous supplie de ne pas rire.

SAINT-HICARD.

Je ne ris pas. Mais avez-vous la prétention d'étonner, avec votre petite histoire, un homme qui a été douze ans notaire à Paris? Je la sais par cœur, votre aventure, et je vous dis que le mari est un maladroit. J'ai acquis la conviction que les maris ont toujours tort d'entrer quand

on les trompe. — Ah! s'ils n'entraient jamais, vous verriez comme ça finirait vite. Essayez, le cas échéant.

ANDRÉ, avec dépit.

Il ne s'agit pas de moi.

SAINT-HICARD, continuant.

Un amant qu'on ne dérange pas n'est plus un amant. C'est un mari en second, un sous-mari, une doublure, on revient vite au chef d'emploi.

ANDRÉ.

Je vous affirme que si vous saviez ce qui s'est passé, vous prendriez un autre ton.

SAINT-HICARD.

Vous tenez à m'étonner, vous n'y arriverez pas, j'ai tout vu.

ANDRÉ, exaspéré.

Alors, il est inutile que je continue.

SAINT-HICARD.

Et remarquez que je ne vous fais aucun reproche Je ne vous dis pas que vous êtes marié depuis six mois à peine, que vous avez une femme charmante.

Ils se lèvent.

ANDRÉ.

Charmante, je le sais.

SAINT-HICARD.

Qui vous adore, vous le savez aussi. Je connais votre cas. Vous avez une mère extrêmement distinguée, qui vous a élevé avec un soin exagéré; elle vous a donné une femme accomplie au moral comme au physique, qu'elle vous préparait depuis le berceau. Elle a réuni sur vos deux têtes tout ce qui doit assurer le bonheur d'un

jeune ménage. Ça ne pouvait pas réussir, ça ne réussit jamais.

ANDRÉ.

Si l'on m'avait prédit, il y a un mois, que j'aimerais une autre femme que la mienne, je me serais indigné. Je sais bien ce que vaut ma femme et je ressens, auprès d'elle, le même charme, le charme calme et incolore du bonheur tranquille. C'est la province ; tandis que l'autre, c'est Paris, c'est le mouvement, la vie, la passion entraînante, la fascination, l'éblouissement.

SAINT-HICARD.

Et puis, le mari est entré; grâce à lui, votre héroïne a gardé le charme de la femme qui résiste, en cédant. Vous allez faire des folies. Oh! si elle était coupable, tout à fait coupable, coupable à souhait!

ANDRÉ.

Je ne me trouverais que plus engagé vis-à-vis d'elle.

SAINT-HICARD.

Ne croyez pas ça. — Enfin, le mari est entré, — inutilement, au moins, puisqu'il n'a tué personne.

ANDRÉ.

Nous nous battons demain matin, au pistolet.

SAINT-HICARD.

Au pistolet?

ANDRÉ.

Il y est très fort. Mais ce n'est pas à lui que je pense, ni à moi, c'est à la malheureuse jeune femme que j'ai compromise.

SAINT-HICARD.

Il va plaider en séparation?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANDRÉ.

C'est vrai.

SAINT-HICARD.

C'est une femme merveilleuse.

ANDRÉ.

Ah! vous me comprenez, et vous m'excusez?

SAINT-HICARD, avec force.

Non, je ne vous en excuse pas, non certes; mais je vous envie. — Une femme dont la taille, dit-on... Si ça ne vous coûte qu'un bras, ce n'est pas payé.

ANDRÉ.

Vous devinez maintenant ce que j'ai à vous demander

SAINT-HICARD.

Vous voulez que je vous serve de second?

ANDRÉ.

Non, j'ai mes deux témoins.

SAINT-HICARD.

Alors?

ANDRÉ.

Je veux vous prier de remettre demain cette lettre à ma femme.

SAINT-HICARD, prenant la lettre.

Vous écrivez à votre femme?

ANDRÉ.

Pour lui demander pardon du chagrin que je vais lui causer.

SAINT-HICARD.

En la trompant.

ANDRÉ.

En partant!

SAINT-HICARD.

Comment! en partant?

ANDRÉ.

Est-ce que je peux hésiter maintenant? Puis-je abandonner celle que j'ai compromise, celle que j'ai perdue? Et puisque M. Fulston chasse sa femme...

SAINT-HICARD.

Vous quittez la vôtre, c'est logique.

ANDRÉ.

La mienne n'est pas seule au monde. Elle a un mari.

SAINT-HICARD.

Parlons-en.

ANDRÉ.

Un mari qui l'aime et qui l'aimera toujours, de près ou de loin. Elle n'est pas compromise, elle peut aller partout, le front haut, elle n'a besoin de personne, je n'ai pas à me sacrifier pour elle.

SAINT-HICARD.

Vous êtes convaincu.

ANDRÉ.

Je me sacrifierais, s'il le fallait.

SAINT-HICARD

Mais il ne faut vous sacrifier que pour l'autre, vous n'en n'êtes pas fâché.

ANDRÉ.

Elle aura ma mère qui la recueillera. Enfin, il n'y a pas à combattre ce qui est le devoir et l'honneur.

SAINT-HICARD.

Je ne combats rien. Quand on a dit l'honneur, on a tout dit. Les uns le mettent à droite, les autres à gauche, et c'est quand il est à gauche qu'il est le plus exigeant. Donc, vous n'en voudrez pas démordre. Je remettrai cette lettre à madame de Lormel.

ANDRÉ.

Demain matin seulement.

SAINT-HICARD.

Oh! rassurez-vous, je ne veux pas vous exposer à la scène des larmes, ça ne vous arrêterait pas, au contraire. — Une femme qui pleure est si laide quand on ne l'aime plus et si jolie quand on l'aime! — Je ne dirai rien.

ANDRÉ.

Je compte aussi sur les ressources de votre esprit.

SAINT-HICARD.

Vous êtes bien bon. Vous voulez que je la console?

ANDRÉ.

Je ne vous demande pas l'impossible.

SAINT-HICARD.

Vous êtes le cinquième mari qui me chargez de cette mission. Je dois vous avouer que je n'ai pas eu beaucoup de peine avec les femmes des quatre premiers, elles ont été assez vite consolées. Pas par moi, par d'autres.

ANDRÉ.

Oh! moi, je suis sûr de Jeanne.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant gaîment, et allant à André.

Me voici prête. Êtes-vous content de ma toilette ?

ANDRÉ.

Très content. Elle vous va à ravir.

JEANNE.

Bien vrai ? (Se regardant.) Oui, il me semble que ce n'est pas trop mal.

ANDRÉ.

Très joli, je vous assure.

JEANNE.

Monsieur de Saint-Hicard, donnez-moi votre opinion sincère.

SAINT-HICARD.

Mon opinion sincère est que je suis émerveillé.

JEANNE.

Vous me dites cela sans regarder ma robe.

SAINT-HICARD.

Je juge l'ensemble.

JEANNE, souriant.

Oh ! l'ensemble ! — (Plus bas, à son mari.) Et vous, André, que dites-vous de l'ensemble ?

ANDRÉ.

Je dis que vous êtes charmante.

JEANNE.

Et vous le pensez?

ANDRÉ.

Certes, je le pense.

JEANNE.

Savez-vous ce que je voudrais? — (Très tendrement.) Vous faire oublier un instant, pas longtemps, que je suis votre femme, et vous plaire encore.

ANDRÉ, très ému, malgré lui.

Vous ne remarquez pas que nous ne sommes pas seuls?

JEANNE.

Nous ne nous gênons pas avec M. de Saint-Hicard.

SAINT-HICARD.

Mais non, non certes. Ce sont des épanchements auxquels j'ai souvent assisté, comme notaire, ami de la famille.

JEANNE, souriante, à André.

Je peux bien dire devant M. de Saint-Hicard pourquoi je tenais à me faire très belle. Il y a aujourd'hui six mois que nous sommes mariés.

ANDRÉ.

Ah!

JEANNE.

C'est un demi-anniversaire.

SAINT-HICARD, à part, très ému.

Pauvre petite femme!

JEANNE.

Et je m'attends à voir arriver la baronne de Lormel d'un moment à l'autre.

ANDRÉ.

Ma mère !

SAINT-HICARD.

Sa mère ! — Ah ! cela n'empêchera rien.

JEANNE.

Ma belle-mère est l'exactitude même : elle nous a dit qu'elle ne voulait pas prendre une heure à notre lune de miel, mais qu'elle ferait une simple apparition au sixième mois, pour savoir où nous en étions, et voilà le sixième mois écoulé. (A André.) Il faut, n'est-ce pas, qu'en arrivant elle nous voie très heureux tous les deux ? C'est la plus grande joie que nous puissions lui donner. (Donnant le bras à son mari, à Saint-Hicard.) Avez-vous connu un ménage meilleur que le nôtre ?

SAINT-HICARD.

Mon Dieu ! j'en ai connu d'aussi bons.

JEANNE, vivement.

Mais pas meilleur ! voilà ce qu'il faudra dire à notre mère. — L'avez-vous vue depuis longtemps ?

SAINT-HICARD.

Je n'ai pas vu la baronne de Lormel depuis seize ans.

JEANNE.

Vous la trouverez toujours aussi jeune, toujours un peu triste, mais toujours aussi aimable.

FANNY, entrant.

Voici une dépêche pour Monsieur.

ANDRÉ, vivement en prenant la dépêche.

Ah !

JEANNE, avec joie.

C'est elle qui nous annonce son arrivée.

ANDRÉ, pâlissant.

Non, non, c'est d'un ami. Voyez, Saint-Hicard. (Il donne la dépêche à Saint-Hicard et s'adressant à Jeanne.) Il le connaît.

SAINT-HICARD, lisant, à part.

« Monsieur a quitté la maison pour s'installer au club. » Madame a une crise de nerfs. Elle en mourra. Que faut-» il faire ? Ambroisine. »

ANDRÉ, bas.

C'est la femme de chambre.

SAINT-HICARD.

De l'Américaine.

ANDRÉ, en reprenant la dépêche, à Jeanne.

C'est un ami qui désire me parler.

JEANNE, étonnée.

Ce soir ?

ANDRÉ.

A l'instant même.

JEANNE.

Et le bal ?

ANDRÉ.

Nous irons une demi-heure plus tard. Je vais me hâter. Je vous assure que je vais me hâter.

Il sort vivement.

SCÈNE V

SAINT-HICARD, JEANNE.

SAINT-HICARD, à part, en le regardant partir, pendant que Jeanne s'est détournée pour cacher son émotion.

Pas de remède. Il n'y a pas de remède. Et me voilà seul avec une femme charmante, qui est très contrariée et à laquelle je n'ai rien à dire. Il aurait bien dû m'emmener.

JEANNE, qui a essuyé ses yeux en cachette et qui a repris son air souriant.

André est préoccupé depuis quelques jours.

SAINT-HICARD.

Les hommes passent leur vie à se préoccuper de choses inutiles.

JEANNE.

Mais ça ne l'empêche pas de penser à sa femme.

SAINT-HICARD.

Au contraire, au contraire.

JEANNE.

J'ai une amie de pension qui s'est mariée en même temps que moi. Elle ne cesse de me faire l'éloge de son mari. Il est aux petits soins, il l'accable de cadeaux. Je ne la rencontre pas sans qu'elle me dise : « Vois ce qu'il m'a encore donné, et ceci et cela. » (Affectant de montrer le bracelet qu'elle a au bras.) Moi, je suis plus modeste, je ne fais jamais parade de mes petites bonnes fortunes matrimoniales.

SAINT-HICARD.

Vous avez là un bien joli bracelet.

JEANNE.

N'est-ce pas ? Et de bon goût !

SAINT-HICARD, à part.

Il lui fait des cadeaux, le traître !

JEANNE, allant reprendre son bouquet.

Henriette s'imagine qu'elle est la seule femme aimée.

SAINT-HICARD.

Ce bouquet est admirable.

JEANNE.

N'est-ce pas ? Et avec les fleurs que je préfère ! (Changeant de ton et avec gentillesse.) Vous connaissez mon mari depuis très longtemps ?

SAINT-HICARD.

Depuis qu'il est né.

JEANNE.

Sauriez-vous rattacher ce bouton de gant ?

SAINT-HICARD.

Je vais essayer.

JEANNE.

Vous parle-t-il de moi quelquefois ?

SAINT-HICARD.

Votre mari ? Très souvent.

JEANNE.

Il ne vous a jamais dit qu'il me trouvait un peu... un peu... réservée avec lui ?

SAINT-HICARD

Le reproche ne serait pas grave.

JEANNE.

Oh! si. Je vais vous faire une confidence.

SAINT-HICARD.

Ah!

JEANNE.

Il m'intimidait quand j'étais jeune fille.

SAINT-HICARD.

Et depuis que vous êtes sa femme?

JEANNE.

Il m'intimide encore davantage.

SAINT-HICARD.

Cependant...

JEANNE.

Il s'imagine peut-être que je ne l'aime pas assez; il se trompe, c'est que je l'aime trop, et ça me rend toute confuse devant lui.

SAINT-HICARD, à part.

Voilà bien le mal. (Haut.) Vous avez tort, je vous affirme que vous avez tort; il me semble qu'un peu d'abandon...

JEANNE.

Oh! je le vois bien, il n'ose pas me confier ses peines. Je suis sûre que depuis plusieurs jours quelque chose l'inquiète. Il ne me le dit pas. Vous devez le savoir, vous?

SAINT-HICARD, vivement.

Oh! non, non, pas du tout. Je ne sais rien.

JEANNE.

Vous me mentez.

SAINT-HICARD.

Je vous jure...

JEANNE.

Vous ne voulez pas m'attrister avant le bal! — Vous êtes si bon. — Sauriez-vous rattacher cette fleur qui ne tient plus, là, dans mes cheveux?

SAINT-HICARD.

Je vais essayer.

JEANNE, elle s'assied devant la cheminée.

Prenez garde, c'est une fleur naturelle.

SAINT-HICARD.

Malheureusement, je suis un peu myope.

JEANNE.

Approchez-vous, s'il le faut, vous ne me gênez pas du tout. (Après une pause.) Vraiment vous avez eu bien tort de ne pas vous marier.

SAINT-HICARD, à genoux, et rattachant la fleur.

Je n'aurais pas intimidé ma femme, moi?

JEANNE.

Oh! non.

Saint-Hicard arrange la coiffure qu'il touche presque du nez, comme un homme consciencieux et myope, quand la baronne paraît à la porte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, gaiement.

En pleine lune de miel!

JEANNE, avec joie.

Ma belle-mère!

SAINT-HICARD.

La baronne!

Il se relève.

LA BARONNE, étonnée.

Ce n'est pas mon fils?

JEANNE.

Non, ma mère.

LA BARONNE.

M. de Saint-Hicard!

SAINT-HICARD.

Vous m'avez reconnu, Madame?

LA BARONNE.

Je crois bien, vous n'avez pas changé. (A Jeanne.) Rassurez-vous, chère mignonne, je ne vous empêcherai pas d'aller au bal.

JEANNE.

J'aime bien mieux rester avec vous.

LA BARONNE.

Oh! non, non, à aucun prix. Je ne suis pas une belle-

mère comme les autres, moi, c'est ma prétention. J'embrasse mon fils et je repars. — Où est-il?

JEANNE, embarrassée.

André a été obligé de sortir pour quelques minutes.

LA BARONNE.

Alors je vais l'attendre. Ne vous effrayez pas si j'ôte mon manteau, ce n'est pas pour m'installer.

JEANNE.

Mais vous avez votre chambre.

LA BARONNE.

Ma chambre? Elle est au Continental, n° 119.

JEANNE.

Comment?

LA BARONNE.

Vous viendrez m'y voir demain, avec votre mari, si vous avez le temps.

JEANNE, se récriant.

Si nous avons le temps?

LA BARONNE.

Et je vous recevrai de mon mieux. — J'espère ne pas vous paraître trop ennuyeuse.

JEANNE.

Vous!

LA BARONNE.

Je suis résolue à être gaie avec vous, si gaie, que vous oublierez que je suis votre belle mère. — Au Continental, 119, voilà qui est convenu.

JEANNE.

Vous êtes sévère pour nous.

LA BARONNE.

Je suis prudente pour moi. Quand j'aurai constaté que vous vous portez bien tous les deux, — je suis déjà fixée à votre égard, — ma mission sera remplie.

JEANNE.

Vous nous ferez beaucoup de chagrin

LA BARONNE.

Savez-vous que si j'arrivais à me faire regretter, ce serait un joli succès pour une belle-mère. J'y parviendrai peut-être en ne me montrant jamais. Je veux être une belle-mère modèle, une belle-mère invisible, ce qui est l'idéal, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Hicard ?

SAINT-HICARD.

Je ne suis pas de votre avis, Madame.

LA BARONNE, étonnée.

Ce n'est pas votre avis ?

JEANNE.

Ni le mien.

SAINT-HICARD

J'ai eu beaucoup à m'occuper des belles-mères pendant mon notariat, et j'ai un cahier d'observations, de documents, comme on dit à présent.

LA BARONNE.

Mais, mon cher ami, je ne vous apprendrai pas ce qu'on pense des belles-mères en France, et ailleurs, sans doute. — Je ne parle pas de vous, ma mignonne, vous avez un cœur d'or et vous m'aimez beaucoup, je le sais bien. — Mais ouvrez un roman, allez au théâtre, et vous verrez comment on traite les belles-mères. D'abord, elles sont toujours jouées par des duègnes abominables. On n'admet pas qu'elles soient jeunes et encore passables.

SAINT-HICARD, galamment.

Quelquefois charmantes.

LA BARONNE.

Frauduleusement alors, car ça ne leur est pas permis. Nous ne sommes pas mieux traitées dans le monde. On n'a qu'à plaisanter sa belle-mère pour y paraître spirituel.

JEANNE, se récriant.

Oh ! Madame !

LA BARONNE.

Est-ce assez commode ? Ce n'est pas le trait qui fait l'esprit, c'est la cible ! Et tout le monde rit par tradition. La gaieté, avec nous, n'a pas de limites. Si l'on jouait sa belle-mère au baccarat dans l'espoir de la perdre, ça paraîtrait extrêmement drôle, car la perte d'une belle-mère n'éveille que des idées souriantes. Vraiment, c'est à se demander comment une femme ose marier ses enfants. Il faut une abnégation qu'on n'admire pas assez. Elle était mère, c'était charmant. Elle devient belle-mère — belle par ironie, — et c'est horrible ! En ce moment, ma bonne petite Jeanne, chez vous, je suis votre belle-mère, il n'y a pas à le cacher, mais chez moi, rien ne me ferait dire que j'ai un fils marié. Je dis que j'ai deux enfants, un fils et une fille.

JEANNE.

C'est bien la vérité.

LA BARONNE.

Maintenant, j'ajouterai qu'on a peut-être raison de les redouter.

SAINT-HICARD.

Non, Madame, cent fois non, croyez-en un homme qui a longtemps expérimenté la question sur ses clients ; non

seulement une belle-mère n'est jamais nuisible dans un jeune ménage, mais elle y est utile, elle y est nécessaire.

LA BARONNE.

Voilà qui est nouveau, par exemple, et qui mérite d'être démontré.

SAINT-HICARD.

Mon Dieu, Madame, supposez que le duo de Roméo et Juliette n'ait pas été interrompu par le chant de l'alouette, que serait-il arrivé? — Roméo se serait endormi, Juliette aussi, rien ne les troublait, on se serait réveillé au grand jour, on écarquillait les yeux, on bâillait, on se levait, on déjeunait, c'était fini. Sans l'alouette, plus de Roméo, plus de Juliette, plus de duo, — le joli duo des amoureux, recommençant toujours parce qu'il est toujours interrompu. Eh bien, dans un jeune ménage, il faut que la belle-mère joue le rôle de l'alouette : on redoute une surprise, elle va entrer! Non, non, c'est le rossignol qui dit son chant d'amour, — on s'embrasse, elle entre, on rougit devant elle, et c'est charmant. — Tout le temps qu'elle est là on pense au baiser qu'elle fait attendre, — quand elle est partie, on se réunit pour la maudire, et c'est encore charmant.

LA BARONNE.

Vous supposez une belle-mère de beaucoup d'esprit.

SAINT-HICARD.

Toutes les femmes ont de l'esprit quand elles jouent avec l'amour des autres. Et puis les hommes, les femmes elles-mêmes, ne sont pas toujours des anges, on devient si nerveux à notre époque! Quand l'orage gronde, si la belle-mère est là...

LA BARONNE.

Elle attire la foudre, les belles-mères ont cette propriété.

SAINT-HICARD.

Précisément, j'ai étudié la question sous toutes ses faces.

LA BARONNE.

Eh bien, — j'aime mieux ne pas essayer. (A Jeanne.) Comment André vous fait-il attendre si longtemps quand vous êtes prête?

JEANNE, vivement.

C'est moi qui l'ai obligé à sortir. Il s'agissait de rendre service à un ami, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Hicard? André sait que j'aime à arriver tard dans le monde.

LA BARONNE.

Il devrait être ici et pas ailleurs. J'espère que ce n'est pas mon influence qui se fait sentir déjà.

JEANNE.

Oh! ne dites pas cela.

LA BARONNE.

Il n'en faudrait pas jurer. Enfin, je l'attendrai encore, — je vais ôter mon chapeau.

SAINT-HICARD.

Elle a rajeuni. — Quand je songe que je l'ai adorée quand elle était jeune fille, et que je n'ai jamais osé le lui dire! Voilà pourquoi ça dure encore; personne ne se doute qu'il y a là un volcan. (Il frappe sa poitrine.) Un volcan!

JEANNE, qui s'est approchée de lui.

Vous devez savoir où est mon mari?

SAINT-HICARD.

Non, Madame.

JEANNE.

Allez lui dire que sa mère est ici et ramenez-le.

SAINT-HICARD.

Mais...

JEANNE, lui tendant la main affectueusement.

Je vous en prie.

SAINT-HICARD, transporté.

J'y vais. Je ne sais pas où... mais j'y vais.

LA BARONNE, se retournant étonnée.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Saint-Hicard?

SAINT-HICARD.

Moi? — Rien, Madame, rien. Je ne veux pas troubler la joie de vos enfants par ma présence.

LA BARONNE.

Vous paraissez tout ému?

SAINT-HICARD.

C'est une habitude que j'ai prise dans le notariat.

LA BARONNE.

Vraiment?

SAINT-HICARD.

Oui, je reflétais toujours, en instrumentant, la joie ou la tristesse de mes clients.

LA BARONNE.

Vous étiez un notaire impressionniste.

SAINT-HICARD.

Oui.

LA BARONNE.

Mais alors, comment ne vous êtes-vous pas marié, en mariant les autres?

SAINT-HICARD.

Je n'en sais rien. Douze ans notaire, deux mille cent cinquante-trois contrats de mariage, et j'ai résisté! Je suis le seul. (Bas, à Jeanne.) Je vous le ramènerai. — (Haut en sortant.) Je suis le seul.

Il sort.

SCÈNE VII

LA BARONNE, JEANNE

LA BARONNE.

Toujours aimable, ce bon M. de Saint-Hicard.

JEANNE.

C'est le meilleur des hommes.

LA BARONNE.

Vous le voyez souvent?

JEANNE.

Très souvent, il aime beaucoup mon mari.

LA BARONNE, assise à gauche.

Venez vous asseoir près de moi, Jeanne. Je ne veux pas tout à fait renoncer à mes prérogatives, et je peux bien vous avouer en tête-à-tête que vous êtes, tous les deux, la seule préoccupation de ma vie. Causons un peu de monsieur mon fils; comment se conduit-il?

JEANNE, assise sur la chaise basse, en face de la baronne.

On ne peut mieux.

LA BARONNE.

S'occupe-t-il beaucoup de sa femme?

JEANNE.

Il est aux petits soins.

LA BARONNE.

A la bonne heure. C'est moi qui vous ai mariés, je ne me consolerais jamais si je ne vous voyais pas très heureux tous les deux.

JEANNE.

Moi, je suis très heureuse, il me comble de prévenances.

LA BARONNE, regardant sa coiffure.

Mais voilà des perles qui n'étaient pas dans la corbeille.

JEANNE.

Elles sont belles, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Et un très beau bracelet.

JEANNE.

Il vous plaît?

LA BARONNE.

Est-ce aussi André qui a commandé ce magnifique bouquet?

JEANNE.

Avec les fleurs que je préfère.

LA BARONNE.

Mais ce n'est pas un bouquet du lendemain. C'est un bouquet de la veille, de l'avant-veille même.

JEANNE, se levant pour montrer sa toilette.

Voyez : il veut que je m'habille chez la couturière à la mode.

LA BARONNE.

Oh! cela, c'est un très bon symptôme. Je savais bien

que mon fils ferait un mari excellent, et vous méritez si bien qu'on vous aime. Regardez-moi donc, vous avez embelli depuis votre mariage.

JEANNE, avec une joie naïve.

Vous trouvez?

LA BARONNE.

Vos yeux ont pris un éclat qu'ils n'avaient pas. Votre sourire a je ne sais quel charme nouveau.

JEANNE.

Ah! tant mieux. Quand je vais au théâtre avec André et que je vois dans les loges autour de moi tant de jolies figures, j'ai toujours peur d'être laide. — Et il ne faut pas être laide à Paris, c'est le pire de tous les péchés.

LA BARONNE.

Est-ce que vous deviendriez coquette?

JEANNE.

Oh! je fais tout ce que je peux pour plaire.

LA BARONNE.

A tout le monde?

JEANNE.

A tout le monde, c'est plus sûr.

LA BARONNE.

Voilà au moins de la franchise. Sortez-vous souvent avec André?

JEANNE.

Presque toujours.

LA BARONNE.

Il doit être fier de vous.

JEANNE.

Je l'espère.

LA BARONNE

Vous devez le savoir, c'est à cela qu'une femme recon naît si elle est aimée.

JEANNE.

Oh! alors, j'en suis sûre.

LA BARONNE

C'est donc une lune de miel sans nuages?

JEANNE.

Sans nuages.

LA BARONNE.

Embrassez-moi, Jeanne, je vous remercie pour mon fils.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉ

André entre sombre et abattu.

JEANNE, avec joie.

Ah! André!

ANDRÉ, stupéfait.

Ma mère!

LA BARONNE.

Oui, mon grand enfant, ta mère qui a voulu vous surprendre tous les deux.

Elle l'embrasse.

ANDRÉ.

Tu es ici depuis longtemps?

LA BARONNE.

J'ai causé avec ta femme et le temps ne m'a pas semblé long, je te le jure.

ANDRÉ

Tu ne t'imagines pas le plaisir que j'ai à te revoir.

LA BARONNE.

Si, vraiment, je me l'imagine.

ANDRÉ.

Non.

JEANNE, à André.

Ce que notre mère ne vous dit pas, c'est qu'elle ne fait que passer.

ANDRÉ.

Vous la garderez.

JEANNE.

Et qu'elle est descendue à l'hôtel.

ANDRÉ.

A l'hôtel! Vous ne lui avez pas dit que nous avions une chambre pour elle?

JEANNE.

Si vraiment!

LA BARONNE.

J'ai refusé.

ANDRÉ.

Et vous n'avez pas encore donné des ordres pour envoyer prendre vos malles?

JEANNE.

Je vais les donner.

LA BARONNE, la retenant.

Je m'y oppose formellement!

ANDRÉ, à Jeanne.

Il ne fallait pas attendre. — Et comment gardez-vous votre toilette? Ma mère va croire que vous tenez à aller au bal, le jour où elle arrive.

JEANNE, à André.

Oh! André!

LA BARONNE.

C'est moi qui exige que vous alliez dans le monde, tous les deux, comme si je n'étais pas là! — Si tu étais arrivé plus tôt, tu aurais entendu ma profession de foi et tu n'insisterais pas.

ANDRÉ.

Tu n'y songes pas, ma mère, et je m'étonne que Jeanne ne se soit pas récriée?

JEANNE, de plus en plus émue.

Mais je me suis récriée.

LA BARONNE.

Allons, bon, une querelle! Et je ne suis chez eux que depuis vingt-cinq minutes. C'est effrayant. (A André.) Et tu t'imagines que je vais rester?

ANDRÉ.

Tu as peur de contrarier Jeanne en la privant d'un plaisir qu'elle peut bien te sacrifier.

JEANNE.

Mais je ne demande pas mieux et vous savez que mon plus grand plaisir sera toujours de rester près de vous.

ANDRÉ.

Il ne s'agit pas de moi, en ce moment. Vraiment, Jeanne, vous êtes maladroite.

LA BARONNE.

André!

André remonte et va devant la cheminée

JEANNE, bas, à la baronne.

Oh! ce n'est rien, Madame, il m'embrassera tout à l'heure pour me demander pardon.

Elle sort en s'essuyant les yeux.

SCÈNE IX

LA BARONNE, ANDRÉ.

LA BARONNE.

Voilà l'effet que je produis! — C'est une indication. (A André) Tu ne t'es pas aperçu que tu parlais à ta femme d'un ton très sévère, pour ne pas dire plus?

ANDRÉ, froidement.

Ce serait la première fois.

LA BARONNE.

Alors, c'est ma présence qui t'inspire.

ANDRÉ, il l'embrasse.

Je suis pourtant bien heureux, maman. — Tu arrives, tu ne veux rien prendre?

LA BARONNE.

Un peu de thé seulement.

André sonne. Un domestique entre.

ANDRÉ, au domestique.

Faites préparer du thé. (A la baronne.) Je t'assure que j'avais besoin de te voir.

LA BARONNE.

As-tu donc quelque chagrin à me confier ?

ANDRÉ.

Oh! non.

LA BARONNE.

Les mères ne sont très nécessaires que dans ces mo ments-là. — Tu n'as pas à te plaindre de ta femme ?

ANDRÉ.

Je n'ai pas un reproche à lui adresser.

LA BARONNE.

Je lui disais tout à l'heure qu'elle avait embelli depuis son mariage.

ANDRÉ.

Elle était déjà très jolie.

LA BARONNE.

Je trouve qu'elle est en ce moment tout à fait séduisante.

ANDRÉ.

Tout à fait. Mais à Paris, où l'on coudoie tant de femmes séduisantes, le mot est très relatif. Ce n'est pas comme en province, où tout ce qui est à peu près bien plaît, et où tout ce qui plaît un peu séduit.

LA BARONNE.

Je sais qu'à Paris on passe difficilement pour une jolie femme, à moins d'en faire profession. On a toutes les indulgences pour les beautés qui s'affichent. Elles peuvent vieillir dans les vitrines, ça les conserve. Mais toi tu es un homme sérieux et tu es bien fait pour apprécier Jeanne.

ANDRÉ.

Je l'apprécie, je vous le jure.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que ce n'est pas là de l'enthousiasme?

ANDRÉ.

L'enthousiasme serait bien déplacé entre mari et femme.

Il va à la cheminée.

LA BARONNE.

Pourquoi — C'est? surtout l'enthousiasme qui distingue l'amour de l'amitié, et j'aime à croire que dans une lune de miel qui n'a été troublée par aucune belle-mère, ce n'est pas l'amitié qui domine. Je n'ai jeté aucune goutte d'eau sur votre flamme. — Sois sincère... (Elle s'assied près de la cheminée.) Comment trouves-tu ta femme?

ANDRÉ.

Elle est parfaite.

LA BARONNE.

Oh! parfaite! On trouve une femme parfaite quand elle a toutes les qualités qu'on n'aime pas et aucun des défauts qu'on aime. — Je serais très inquiète si Jeanne ne m'avait pas affirmé que tu l'adorais.

ANDRÉ.

Et c'est exact.

LA BARONNE.

Exact! Il trouve des mots de glace! — Je sais que tu e aux petits soins pour ta femme.

ANDRÉ.

Autant que je le peux.

LA BARONNE.

Elle m'a montré les cadeaux que tu lui avais faits.

ANDRÉ.

Quand?

LA BARONNE.

Je ne sais... tout récemment... un bracelet.

ANDRÉ.

Vous vous trompez, je ne lui ai jamais donné de bracelet.

LA BARONNE.

Ou un autre bijou.

ANDRÉ.

Pas davantage. Je trouve ridicule, moi, de faire des cadeaux à sa femme comme à une maîtresse.

LA BARONNE, étonnée.

Ah! — (A part.) Pourquoi m'a-t-elle menti? (Haut.) Il m'avait paru que Jeanne avait de nouveaux bijoux.

ANDRÉ.

Non. Ils doivent venir de la corbeille, c'est toi qui l'as organisée, je ne sais plus ce qu'elle contenait.

LA BARONNE, à part.

Mais je le sais, moi. — (Haut.) En tout cas, c'est toi qui lui as envoyé ce superbe bouquet?

ANDRÉ.

Un bouquet! — Tiens, je ne l'avais pas remarqué. Je parie que c'est Saint-Hicard qui l'a envoyé. Il doit avoir de ces galanteries-là.

LA BARONNE.

Vraiment? (Le domestique revient avec le thé. — A part.) Mais si c'est M. de Saint-Hicard, pourquoi Jeanne m'a-t-elle dit que c'était son mari?

ANDRÉ.

Voulez-vous permettre que je vous serve?

La baronne est assise près du guéridon, quand Saint-Hicard se précipite joyeux.

SCÈNE X

LES MÊMES, SAINT-HICARD.

SAINT-HICARD, à André.

Ah ! vous êtes rentré ? (A la baronne.) Je vous demande pardon, je cherchais André. — J'ai à lui annoncer une bonne nouvelle.

ANDRÉ, étonné.

A moi ?

LA BARONNE.

Ce n'est pas un mystère ?

SAINT-HICARD.

Pas du tout, pas du tout. — (Embarrassé.) Je... j'ai vu... c'est une idée qui m'est passée par la tête... (A André.) Je suis venu avec le jeune Calmeil.

ANDRÉ, à part.

Un de mes témoins !

SAINT-HICARD.

Qu'on a introduit dans votre cabinet : il vous mettra au courant. (Se retournant vers la baronne.) Vous voyez, Madame, c'est très simple.

LA BARONNE, à part.

Il ne veut rien dire devant moi, mais je le forcerai bien à parler.

André est remonté quand Saint-Hicard le prend à part, laissant la baronne qui affecte d'être très occupée de sa tasse de thé.

SAINT-HICARD, bas.

Vous ne vous battez pas.

ANDRÉ, stupéfait.

Pourquoi ?

SAINT-HICARD.

Je n'ai pu me faire à l'idée que votre mère arrive ce soir et que vous pourriez être tué demain.

ANDRÉ, inquiet.

Qu'avez-vous fait ?

SAINT-HICARD.

J'ai vu l'Américain, c'est un homme pratique. Je lui ai parlé en homme pratique, nous nous sommes compris.

ANDRÉ, vivement.

Mais, sa femme ?

SAINT-HICARD.

Vous la lui enlevez, sa femme, plus que jamais, demain à la première heure, je m'en suis porté garant, et c'est parce que vous la lui enlevez, qu'il ne veut plus s'exposer à vous tuer : elle lui reviendrait.

ANDRÉ, haut.

Je vais voir Calmeil puisqu'il m'attend. Je suis à toi dans un instant, ma mère.

LA BARONNE.

Si tu veux bien me laisser M. de Saint-Hicard ?

SAINT-HICARD.

Je n'aurais pas osé demander à rester.

LA BARONNE.

Prendrez-vous une tasse de thé avec moi, en tête-à-tête ?

SAINT-HICARD.

Très volontiers, Madame.

LA BARONNE, à part.

Il s'agit maintenant d'être habile.

Saint-Hicard s'assied.

SCÈNE XI

SAINT-HICARD, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Savez-vous, monsieur de Saint-Hicard, ce qui me hante la cervelle, pendant que j'ai l'air d'avaler avec plaisir ce thé, — qui ne vaut rien d'ailleurs, — un thé de belle-mère ? — J'ai envie de remettre mon chapeau et de repartir immédiatement pour le Poitou.

SAINT-HICARD, assis sur la chaise.

Repartir ! — Et pourquoi, Madame ?

LA BARONNE.

Parce que j'ai à peine mis le pied dans le ménage de mes enfants, et il me semble déjà que tout se détraque ; on se querelle, on se boude, on ne s'aime plus, on... je n'ose pas dire tout ce que j'entrevois.

SAINT-HICARD.

Oh ! Madame, oh ! — (A part.) Est-ce qu'elle va m'interroger ?

LA BARONNE.

Il me semble qu'André néglige sa femme.

SAINT-HICARD, à part.

Nous y voilà.

LA BARONNE.

Et que Jeanne en prend son parti, puisqu'elle ne s'en plaint asp ; elle prétend que son mari est aux petits soins pour elle. — C'est à croire qu'elle ne cherche plus le bonheur à son foyer.

SAINT-HICARD.

Vous vous trompez absolument, Madame, absolument !... et s'il fallait défendre madame de Lormel...

Il se lève.

LA BARONNE.

Vous prenez son parti avec une bien grande vivacité.

SAINT-HICARD.

Ai-je manqué de mesure ? — Je n'accuse pas André.

Il s'assied.

LA BARONNE.

Ce n'est pas André qui m'inquiète, c'est Jeanne... Je suis sûre que le mal n'est pas grand encore... c'est de la coquetterie de jeune fille...

SAINT-HICARD.

Coquetterie adorable.

LA BARONNE.

Parlons à cœur ouvert... vous êtes un ami de la famille... cette enfant vous intéresse plus que vous ne vous l'avouez peut-être, mais laissez-moi vous dire que vous jouez avec elle un jeu dangereux.

SAINT-HICARD.

Moi ?

LA BARONNE.

Vous pourriez la compromettre.

SAINT-HICARD, avec un étonnement croissant.

Moi?

LA BARONNE.

Vous lui envoyez des bouquets... Je le comprends, à la rigueur.

SAINT-HICARD.

Elle le comprend?

LA BARONNE.

Cependant, si André était jaloux?

SAINT-HICARD, stupéfait.

De moi?

LA BARONNE.

J'admets les bouquets, mais le reste .. (Ils se lèvent.) Le reste passe les bornes... vous allez trop loin.

SAINT-HICARD, la regardant avec ébahissement.

Moi?

LA BARONNE.

Voyons, Saint-Hicard, vous êtes un ami pour nous, vous ne voulez pas laisser croire que vous êtes aimé de Jeanne?

SAINT-HICARD, absolument ahuri.

Moi?

LA BARONNE.

Vous faites tout ce qu'il faut pour cela.

SAINT-HICARD, naïvement.

Et ce serait vraisemblable?

LA BARONNE.

Sans doute.

SAINT-HICARD.

On admettrait, vous admettriez que moi, Prosper de Saint-Hicard, ancien notaire, je pourrais plaire à madame de Lormel, votre belle-fille?

LA BARONNE.

Pourquoi pas?

SAINT-HICARD.

Comment, pourquoi pas?... mais parce que je n'ai jamais plu à personne.

LA BARONNE.

Qui a dit cela?

SAINT-HICARD.

On n'a pas eu à me le dire, je l'ai bien vu; j'ai toujours eu la conscience de mon manque absolu de séduction. C'est ce qui a fait le malheur de ma vie.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas que vous puissiez plaire à la façon d'Antinoüs!

SAINT-HICARD.

Non! oh! non!... et c'est ce qui m'a rendu gauche et timide. Oh! les gens qui sont beaux! vraiment beaux! tout leur est facile.

LA BARONNE.

Mais vous avez la physionomie expressive!

SAINT-HICARD.

Moi?

LA BARONNE.

L'œil fin, le regard vif, de la grâce dans le sourire!

SAINT-HICARD, avec complaisance.

Moi?

LA BARONNE.

Une certaine élégance naturelle... vous valsiez très bien... vous étiez aimable sans prétention, — au temps où j'étais jeune fille, nous vous trouvions toutes charmant!

SAINT-HICARD, avec doute.

Moi?

LA BARONNE.

On prétendait que vous me faisiez la cour.

SAINT-HICARD.

Je l'ai laissé voir?

LA BARONNE.

J'ai cru pendant près d'un an que vous alliez demander ma main.

SAINT-HICARD.

Ah! mon Dieu! — Si je vous l'avais demandée?...

LA BARONNE.

Je vous l'aurais accordée.

SAINT-HICARD.

Vous?

LA BARONNE.

Et de très grand cœur.

SAINT-HICARD, prêt à tomber en syncope.

Ah!

LA BARONNE.

Vous voyez bien que vous êtes un séducteur et qu'il faut être moins empressé avec Jeanne. — Qu'avez-vous?

SAINT-HICARD.

C'est l'étonnement, c'est la surprise... c'est l'émotion... Pardonnez-moi, Madame, je sens que je vais défaillir.

LA BARONNE.

Gardez-vous en... c'est moi, maintenant, que vous allez compromettre.

SAINT-HICARD.

Vous!... (Se redressant.) Non!... oh! non!... jamais! je... je... (Retombant.) C'est plus fort que moi!

LA BARONNE.

Je n'ose pas appeler! (A part.) C'est ridicule! (Haut.) Remettez-vous!

SAINT-HICARD.

Oui, Madame, oui... ne vous effrayez pas... je vais me remettre... je me remets... je peux maintenant répondre à vos accusations... car ce sont des accusations. — Vous m'avez appelé séducteur et vous avez cru que j'avais envoyé... jamais, Madame, jamais je n'ai osé envoyer une fleur à une femme. Venant de ma part, ça m'aurait paru le comble de l'outrecuidance, ce bouquet...

LA BARONNE.

Vous savez qui l'a offert à Jeanne?

SAINT-HICARD.

Parfaitement!... C'est son mari.

LA BARONNE.

Ah!

SAINT-HICARD.

Il est rempli d'attention pour sa femme, il l'accable de cadeaux. C'est elle qui me l'a dit.

LA BARONNE.

A vous aussi?

SAINT-HICARD.

Cela arrive fréquemment aux maris dans ces cas-là.

LA BARONNE.

De quels cas parlez-vous?

SAINT-HICARD, se reprenant.

Je veux dire : c'est bien naturel... j'ai été si troublé tout à l'heure que je n'ai plus la tête à moi. — Oh! ne craignez rien, je ne m'évanouirai plus... je suis fort! je suis très fort! (Il reprend son mouchoir qu'il avait mis dans une poche de côté et, le prenant, il laisse tomber une lettre.) Quand je pense que si je vous avais demandé...

LA BARONNE.

Vous perdez une lettre!

SAINT-HICARD, continuant.

Vous m'auriez peut-être... — Non, je ne crois pas.

LA BARONNE.

A moins qu'elle ne soit tombée de ma poche. (Elle la ramasse.) Non, elle est cachetée. (La retournant). Comment?...

SAINT-HICARD, cherchant à la reprendre vivement.

Ah! je sais ce que c'est!

LA BARONNE.

Vous écriviez à ma belle-fille?

SAINT-HICARD.

Non, madame, non... ce n'est pas moi... c'est...

LA BARONNE.

Mais c'est l'écriture de mon fils!

SAINT-HICARD.

Vous voyez que ce n'est pas moi.

LA BARONNE.

Une lettre de mon fils pour sa femme?

SAINT-HICARD.

Oui, ce n'est pas compromettant.

LA BARONNE.

Et c'est vous qui êtes chargé de la remettre?

SAINT-HICARD.

Précisément!... Si vous vouliez bien me la rendre...

LA BARONNE.

Mon fils a un duel!

SAINT-HICARD.

Non, Madame.

LA BARONNE.

Il va se battre demain et il vous a prié d'apporter à sa femme...

SAINT-HICARD, l'interrompant.

Je vous jure que non!... je vous jure sur l'honneur que vous vous trompez : il n'y a pas de duel, André ne se bat pas.

LA BARONNE.

Monsieur de Saint-Hicard, vous avez eu pour moi quelque affection, n'est-ce pas?

SAINT-HICARD.

Vous me le demandez?

LA BARONNE.

Je n'ouvrirai pas cette lettre, qui ne m'appartient pas. Je vous la rends. Mais je veux que vous me disiez la vérité, la vérité tout entière !

SAINT-HICARD.

Je ne peux pas, Madame, je ne peux pas!

LA BARONNE.

C'est une mère qui sent que le bonheur de ses deux enfants est menacé et qui vous supplie de l'aider à le défendre.

SAINT-HICARD.

Dieu m'est témoin que je le voudrais; mais c'est impossible. Je ne peux pas livrer le secret d'un ami !

LA BARONNE.

Si je vous avais demandé cela au temps où je vous plaisais?

SAINT-HICARD.

Mais vous me plaisez toujours... Mais je n'ai pas vieilli... mais je vous donnerais mon sang... Seulement, le devoir...

LA BARONNE.

Votre devoir n'est-il pas de vous unir à moi, pour sauver André ?

SAINT-HICARD.

Oui, oui, ce serait aussi là mon devoir... m'unir à vous pour sauver André!... Trahir un ami pour le sauver !... je n'hésiterais pas... si je n'avais pas la conviction que ce serait inutile.

LA BARONNE.

Gardez donc votre secret. Je le devinerai seule et je ne vous devrai rien, — c'est Jeanne que je vais interroger.

SAINT-HICARD.

Non, non, restez... Madame de Lormel ne se doute de rien et je vous dirai tout sans restriction... André s'est ollement épris d'une Américaine.

LA BARONNE.

André?

SAINT-HICARD.

Et il va partir demain, avec elle.

LA BARONNE.

Il abandonne sa femme!

SAINT-HICARD.

Oui.

LA BARONNE.

Et vous n'avez rien tenté pour le retenir?

SAINT-HICARD.

J'ai jugé tout de suite que rien ne le retiendrait, pas même vous, Madame... C'est une passion aiguë avec complication de point d'honneur... J'ai l'expérience de ces situations-là, on n'en revient pas.

LA BARONNE.

Cette Américaine a un mari?

SAINT-HICARD.

Oui, mais tout est arrangé avec le mari.

LA BARONNE.

Vous la connaissez?

SAINT-HICARD.

De réputation.

LA BARONNE.

Où est-elle, en ce moment?

SAINT-HICARD.

Chez elle... le mari s'est installé au Club.

LA BARONNE.

Iriez-vous lui demander si elle voudrait me recevoir?

SAINT-HICARD.

Vous ! — Elle refusera certainement.

LA BARONNE.

Elle saura au moins que j'existe et elle apprendra qu'il est plus difficile de prendre un fils à sa mère que d'enlever un mari à sa femme

SAINT-HICARD, avec conviction.

Je vous obéirai, Madame, tout ce que vous me demanderez, tout !... mais ça ne réussira pas.

LA BARONNE.

Je vous promets, moi, que je ne dirai rien à André.

SAINT-HICARD.

Merci !... (En sortant, à part.) Elle est pleine d'illusions !... C'est adorable... et elle me trouvait charmant autrefois !... et elle m'a dit que je n'avais pas changé...

Il sort avec de petits airs de triomphateur.

SCÈNE XII

LA BARONNE, puis ANDRÉ.

LA BARONNE, seule.

Mon fils ! mon fils serait parti demain ! Si j'étais venue un jour plus tard, le mal était irrémédiable. — Il l'est peut-être déjà. — M. de Saint-Hicard connaît bien les

hommes ! je le sais mieux que lui ! Hélas ! Plus ils ont à rougir de la passion qui les emporte, plus ils s'y cramponnent et rien ne les arrête ! et ils vont sans rien entendre, comme s'ils n'osaient plus regarder en arrière !... En est-il là ? — C'est lui !

ANDRÉ, entrant.

Ah ! Saint-Hicard t'a laissée seule ?

LA BARONNE.

Oui, je lui ai rendu sa liberté... Je lui en voulais un peu de nous avoir dérangés. — Songes-tu bien que je ne t'avais pas vu depuis six mois... depuis le jour même de ton mariage. — Cela me semble tout étrange de me voir un grand garçon marié. — Est-il donc bien loin le temps où tu étais enfant et où je te trouvais si bon pour ta mère ? Dès l'âge de quatre ans... Ce sont de bien vieux souvenirs.

ANDRÉ.

Les souvenirs de cet âge-là ne m'ont jamais quitté.

LA BARONNE.

J'étais presque toujours seule, assise dans le grand salon du château, comme pour mieux sentir le vide de ma vie. — Tu venais derrière moi, marchant à pas de loup. — Tu mettais tes deux petites mains sur mes yeux et quand tu y sentais des larmes...

ANDRÉ.

Il y en avait toujours.

LA BARONNE.

Tu me sautais au cou en me couvrant de baisers et tu me disais : Oh ! maman, que faut-il faire pour grandir bien vite ? j'irai punir ceux qui te font tant de chagrin.

ANDRÉ.

Tu ne me répondais pas. — Tes larmes redoublaient,

je n'osais plus te questionner, je n'ai jamais osé, mais je te revois toujours, dans ta douleur, silencieuse et résignée. — Je me demande encore comment il est possible de souffrir autant.

LA BARONNE.

Tu ne l'aurais pas compris quand tu étais enfant. — Tu l'aurais compris à peine avant ton mariage, mais aujourd'hui... aujourd'hui, tu me comprendras. — Ton père m'avait abandonnée.

ANDRÉ.

Toi !

LA BARONNE.

Il avait subi l'entraînement de je ne sais quel amour indigne de lui, et il s'était enfui lâchement, sans oser même m'avouer en face qu'il ne m'aimait plus.

ANDRÉ, consterné.

Mon père !

LA BARONNE.

Je ne te dis pas cela pour que tu le juges, tu n'as pas à le juger. — Je veux seulement que tu saches d'où venait mon désespoir et ce qu'il devait être. J'y ai résisté parce que tu me restais ; sans toi, je serais morte. — Voilà ce qu'il fallait bien t'apprendre un jour : c'est toi qui as sauvé ta mère. — J'ai retrouvé le calme, non pas parce que j'avais oublié ou pardonné, mais parce que j'étais effrayée pour toi de ma tristesse. — Tes joues pâlissaient, tes yeux se creusaient, et j'ai eu peur un instant de te perdre. Alors, tu m'as vue sourire.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEANNE, puis SAINT-HICARD.

Jeanne entre timidement. Elle a enlevé ses fleurs et ses bijoux. — André, très ému, la regarde et va à elle.

ANDRÉ.

Jeanne!... Jeanne, vous avez pleuré.

JEANNE.

C'est fini, c'est oublié.

ANDRÉ.

Ma mère m'a fait remarquer que je vous avais parlé presque durement tout à l'heure, je vous en demande pardon.

JEANNE, se retournant toute joyeuse, va vers la baronne.

Vous voyez, Madame, comme il m'aime!

LA BARONNE, à part.

Chère enfant!

JEANNE.

Eh bien! maintenant il faut qu'il ne me cache rien. André est très préoccupé depuis quelques jours, j'ai bien le droit de savoir pourquoi.

LA BARONNE.

Je vais vous le dire, il est préoccupé à cause de vous.

JEANNE.

A cause de moi?

LA BARONNE.

Vous avez pour lui un très gros secret.

JEANNE.

Un secret?

LA BARONNE.

Voulez-vous nous dire qui vous a offert ce superbe bouquet?

JEANNE, confuse.

Oh!

LA BARONNE.

Voilà que vous baissez les yeux. — Ce n'est pas votre mari?

JEANNE.

Non.

LA BARONNE.

Et le bracelet que vous m'avez montré... et les perles...

JEANNE.

Madame...

LA BARONNE.

Un mari qui découvre que sa femme reçoit des bijoux...

JEANNE.

Oh! oh! André!

LA BARONNE.

Avouez-lui donc que vous vouliez tromper votre belle-mère, en lui faisant croire que son grand étourdi de fils savait être galant pour sa femme.

JEANNE.

Ah! ne le grondez pas, il est marié depuis si peu de temps; il ne sait pas encore...

ANDRÉ.

Voilà votre façon de me punir quand je vous oubliais ! — Je voudrais tomber à vos genoux...

SAINT-HICARD, accourant et le retenant.

Non, non, il n'y a rien, n'avouez rien.

LA BARONNE.

Comment ?

JEANNE.

Qu'avez-vous, monsieur de Saint-Hicard?

SAINT-HICARD.

Rien, il n'y a rien, absolument rien. (Bas.) N'avouez pas. (Haut.) Vous ne devineriez jamais ce qui vient de m'arriver. Au temps où j'étais notaire, j'ai rendu un très grand service à une jeune cliente, qui en était très reconnaissante et... je ne peux pas continuer devant madame de Lormel.

JEANNE.

Je me retire.

SAINT-HICARD.

Elle était reconnaissante de sa nature, et comme elle ne me parlait jamais de mes honoraires... je... je ne peux pas continuer devant madame la baronne.

LA BARONNE, souriant et se retirant.

J'en ai peur.

SAINT-HICARD, bas à André.

Ç'a été ma seule bonne fortune ! et je viens de la retrouver, beaucoup moins bien que sa photographie. — Madame Fultson.

ANDRÉ.

Quoi!

SAINT-HICARD.

Jadis cocotte, aujourd'hui américaine. – J'ai juré de ne rien dire, si elle va demain attendre son mari en Amérique, et elle y va.

ANDRÉ.

J'étais décidé à tout quitter, à tout braver et à ne plus vivre que pour ma femme!

SAINT-HICARD.

Ah bah! Eh bien, sans remords, cher ami, sans remords. Ma seule bonne fortune! et encore! c'était pour mes honoraires. — Peut-être était-ce pour moi?

LA BARONNE.

Monsieur de Saint-Hicard, ne dépravez pas mon fils.

SAINT-HICARD.

Moi!

LA BARONNE.

J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit de l'alouette.

SAINT-HICARD.

Et vous restez?

LA BARONNE.

J'hésite...

ANDRÉ.

Nous voulons te garder.

JEANNE.

Moi je ne me sens vraiment heureuse que depuis que vous êtes là.

SAINT-HICARD.

Je vous assure, madame, qu'une belle-mère est indispensable.

LA BARONNE.

Vous avez peut-être raison.

SAINT-HICARD.

Et si, par surcroit, il y avait un beau-père...

LA BARONNE.

Monsieur de Saint-Hicard!

SAINT-HICARD, à part.

Elle a souri... je répéterai ma phrase.

FIN

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Jean Baudry, *pièce*.	2	»
La Papillonne, *comédie*	2	»
Charlotte Corday, *drame* . . .	2	»
La Moabite, *pièce en vers*. . .	2	»
Rataplan, *revue*	2	»
Les Braves Gens, *comédie*. . .	2	»
Belle Lurette, *opéra comique* .	2	»
Nina la Tueuse, *comédie* . . .	1	50
Daniel Rochat, *comédie*. . . .	2	»
La Petite Mère, *comédie* . . .	2	»
L'Amiral, *comédie en vers* . .	2	»
Jean de Nivelle, *opéra com*.. .	1	»
Chevalier Trumeau, *c. en vers*.	1	»
Papa, *comédie*.	2	»
Vercingétorix, *drame*.	4	»
Les Mouchards, *pièce*.	»	50
La Victime, *comédie*.	1	50
Beau Nicolas, *opéra comique* .	2	»
Le Mari de la débutante, *com*.	2	»
La Jolie Persane, *opéra com* .	2	»
Anne de Kerviler, *drame*. . .	1	50
Jonathan, *comédie*.	2	»
Lolotte, *comédie*.	1	50
La Famille, *comédie*	1	50
L'Etincelle, *pièce*.	1	50
Les Tapageurs, *comédie*. . . .	2	»
Le Petit Hôtel, *comédie*. . . .	1	50
La Petite Mademoiselle, *op. c*..	2	»
Yedda, *ballet*	1	»
Etienne Marcel, *opéra*	1	»
L'Age ingrat, *comédie*	2	»
Les Danicheff, *com*.	2	»
La Camargo, *opéra com* . . .	2	»
Les Amants de Vérone, *opéra*.	1	»
Le Phonographe, *à-propos* . .	1	»
Le Gascon, *drame*	2	»
Le Club. *comédie*	2	»
Les Vieilles Couches, *comédie* .	2	»
Les Fourchambault, *comédie* :	2	»
Le Petit Duc, *opéra comique* .	2	»
Hernani, *pièce*.	2	»
Scandales d'hier, *comédie* . . .	2	»
La Cigale, *comédie*.	2	»

	fr.
Le Fandango, *ballet pant*. . .	1
La Comtesse Romani, *com* . .	2
Le Roi de Lahore, *opéra*. . .	1
Cinq-Mars, *drame lyrique* . .	1
Oh! Monsieur! *saynète*. . . .	1
Les Charbonniers, *opérette* . .	1
Le Tunnel, *comédie*.	1
L'Hetman, *pièce en vers*. . . .	2
L'Etrangère, *comédie*.	2
Paul Forestier, *com. en vers* .	2
Le Prince! *comédie*	2
Mariages riches! *comédie*. . .	2
Aïda, *opéra*	1
Paul et Virginie, *opéra*. . . .	1
La Partie d'échecs, *comédie* . .	1
Sylvia, *ballet*	1
Madame Caverlet, *comédie*. . .	2
Piccolino, *opéra comique* . . .	2
Boulangère a des écus, *o. bouf*.	2
Loulou, *vaudeville*	1
Monsieur attend Madame, *com*.	1
Petite Pluie, *comédie*.	1
Le Panache, *comédie*	2
Fanny Lear, *comédie*	2
Carmen, *opéra comique* . . .	1
L'Oncle Sam, *comédie*	2
La Haine, *drame*.	2
La Boule, *comédie*	2
La Mi-Carême, *vaudeville*. . .	1
Le Homard, *comédie*	1
Le Sphinx, *drame*	2
Monsieur Alphonse, *pièce*. . .	2
Jeunesse de Louis XIV, *com* .	2
La Petite Marquise, *comédie*.	2
Jean de Thommeray, *comédie*.	2
Libres! *drame historique* . .	2
Toto chez Tata, *comédie* . . .	1
Chez l'avocat, *comédie*	1
L'Été de la Saint-Martin, *com*.	1
Le Roi Candaule, *comédie* . .	1
La Femme de Claude, *pièce* .	4
Un Monsieur en habit noir, *c*.	1
Le Réveillon, *pièce*.	2

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.